

LA POLITIQUE DES DEUX CONTINENTS,

Correspondance particulière de la Ruche Littéraire.

New-York, 9 Août, 1853.

MONSIEUR,

La situation politique de l'ancien et du nouveau monde est, depuis peu, entrée dans une phase nouvelle toute pleine d'incidents imprévus, d'écueils cachés, entre lesquels murmurent, précurseurs du Porage, les sourds grondements de la foudre, et les éclats à grand peine comprimés de la tempête. Et ne croyez pas, Monsieur, que je veuille tout d'abord m'élever à la métaphore sans autre prétention que de vouloir commencer ma lettre par une image et que, semblable aux gens vœux d'idées, j'aille occuper par une phraséologie vide, la place réservée aux faits, Dieu m'en garde. Il y a trop à dire pour s'amuser à des riens ; ne m'en veuillez donc pas, si dans mon style l'hyperbole fleurit à côté de la réalité, et les doux épanchements de l'imagination au préjudice de l'inflexible logique. Il est si bon dans un moment d'orage, de s'abriter sous l'arbre de la poésie, et de raviver ses forces abattues au limpide ruisseau de l'Himète que vous me pardonnerez bien de faire comme cet Athénien qui avant de prendre le bouclier et la lance allait jouer de la lyre sous les lauriers d'Académie. Au nom d'Apollon, ne me reprochez pas ce petit retard ; je vais commencer mon épopée par vous parler de l'Amérique.

Les Etats-Unis assistent, en ce moment, à la décomposition des vieux partis et à la reconstruction des nouveaux. Vous êtes au courant, n'est-ce pas, de ce qui s'est passé depuis à peu près un an, de ce côté-ci des frontières. La nomination du Général Pierce, candidat démocrate, en opposition à la nomination du général Cass également démocrate, mais démocrate de la vieille école, tandis que Mr. Pierce est un démocrate de la souche nouvelle, n'ayant pas encore de nom, mais faisant de l'éclectisme politique au profit des intérêts du jour. La défaite du général Scott, le représentant du parti Whig, défaite sans précédent dans l'histoire des luttes politiques aux Etats-Unis, les fautes des meneurs politiques alliés à la branche des anciens partis, Whig et Démocrate ; les attaques audacieuses et les progrès incessants de cette fraction devenue puissante, du parti progressif de la démocratie, appelé parti de la Jeune Amérique ; un certain vent venu de l'ancien continent, soufflent au milieu des masses l'opinion que les Etats-Unis ne doivent pas rester immobiles et l'arme au bras, alors que l'Europe a la main sur son épée ; toutes ces raisons et d'autres trop longues à détailler ici, sont venues modifier les vues du cabinet Américain sur beaucoup de points, particulièrement en ce qui touche les relations internationales de ce pays avec l'Europe. De telle sorte qu'aujourd'hui, intellectuellement plutôt que matériellement parlant, la position du président des Etats-Unis se trouve influencée par les divers courants que je viens de vous indiquer, d'une manière plus profonde qu'il ne le croit ou le pense lui-même. Son cabinet forcé, après tout, d'obéir à la direction qui lui est imprimée par l'opinion publique se trouve être poussé en avant, quoique dans le fond, disons-le en hommage de la vérité, il se sente peu disposé à se départir de la routine politique au fond de laquelle avaient croupi jusqu'à présent les divers cabinets qui ont succédé à l'administration du général Jackson. Mais qu'y faire ? Il faut bien céder devant la force. Dans un pays comme les Etats-Unis, où la force vient d'en bas et monte, au lieu de venir d'en haut et de descendre comme en Europe et où la majorité est sûre d'être écoutée, c'est-à-dire d'avoir voix dans le conclave politique, il faut bien avancer quoiqu'il en coûte. Vous le savez, le propre des gouvernements libres est de ne s'arrêter jamais, et de s'élever toujours, et de briser devant lui les obstacles qui oseraient faire résistance.

Aussi, grâce à cette impulsion, les nominations diplomatiques présentent ceci de curieux, qu'elles ont poussé aux affaires des hommes compromis avec les gouvernements Européens, tels que Messieurs Soulé par exemple, ambassadeur en Espagne, et M. Foresti, consul à Gènes, l'un exilé de France par ses opinions, l'autre banni d'Italie, après quatorze années de prison. Voilà, si je ne me trompe, un grand et noble exemple. La République Américaine envoyant les enfants expulsés de la France et de l'Italie, pour représenter les intérêts démocratiques au nom desquels ils furent jadis frappés d'ostracisme dans leur propre pays, quoi de plus significatif ? quoi de plus noble, de plus fertile en conséquences ? Sachez-le bien, cette mesure de haute politique n'en est encore qu'à son commencement, la République Américaine ne s'arrêtera point là. Elle a maintenant des exilés Allemands et Irlandais, qu'elle élèvera à la dignité d'ambassadeur aussitôt leur temps de naturalisation accompli, et donnera par là la preuve de la protection accordée par ses institutions à l'encontre de l'ambition et des intérêts des gouvernements absolutistes de l'Europe.

Remarquez maintenant le progrès de l'opinion publique. D'abord la démocratie réactionnaire, recevant un coup mortel dans la nomination de M. Pierce, ensuite M. Pierce, l'éclectisme américain, cherchant à nouer le passé au présent en élevant aux emplois publics les hommes de la veille et ceux du lendemain, en s'efforçant de concilier toutes les vues et toutes les idées, et la main forcée peut-être, donnant aux sentiments Européens des Américains une satisfaction incomplète, il est vrai, mais réelle, satisfaction qui peut, si on veut l'étudier, renverser l'édifice de la monarchie en Europe, et régler la marche de l'opinion, et vous aurez le curieux spectacle d'une révolution accomplie, sans secousse, au milieu de la paix, mais d'une révolution dont la portée est incalculable, et pour l'Amérique et pour l'Europe.